

LE CHATEAU DE WOLA

Tant qu'on avait dansé, chanté et bu au cabaret, le Juif Jankel jouant du violon, et sa femme qui servait de l'hydromel, n'avaient pas eu le temps de s'occuper de Ben-Joseph. A vrai dire même, le cabaretier avait été légèrement contrarié de voir les paysans s'occuper d'un malade au lieu de danser et surtout de boire. Seulement, lorsque tout le

CHAPITRE XIII.

LE CHATEAU DE WOLA.

Tant qu'on avait dansé, chanté et bu au cabaret, le Juif Jankel jouant du violon, et sa femme qui servait de l'hydromel, n'avaient pas eu le temps de s'occuper de Ben-Joseph. A vrai dire même, le cabaretier avait été légèrement contrarié de voir les paysans s'occuper d'un malade au lieu de danser et surtout de boire. Seulement, lorsque tout le

monde fut retiré fort avant dans la nuit, et que Jankel eut fait avec sa femme le compte de ce que la journée lui avait rapporté, tous deux se rendirent dans le cabinet où l'on avait déposé Ben-Joseph sur un lit. Il dormait ; à côté de lui sommeillait l'inséparable Épinard.

A peine les Juifs eurent-ils distingué les traits du colporteur, qu'ils poussèrent des gémissements et des cris comme si l'on avait versé sur leur corps de l'eau bouillante. Ils s'arrachaient les cheveux et murmuraient des paroles hébraïques où se peignait le désespoir ; heureusement, ils s'aperçurent que le colporteur, bien que pâle et défait, était plongé dans un profond sommeil. Aussitôt ils arrêtaient leurs larmes et leurs cris, adressèrent mentalement une prière fervente à l'Être suprême, et veillèrent autour de Ben-Joseph comme une bonne mère veille

auprès de son enfant unique, ou comme le soldat auprès du chef blessé qu'il respecte, qu'il aime et qu'il admire.

Nul sacrifice ne leur eût coûté pour rendre la vie et les forces à l'homme que tous les Juifs regardaient comme leur ancre de salut, leur seul appui, leur unique espoir.

— Quel jour est-il ? fut la première parole prononcée par Ben-Joseph lorsque, le lendemain, il eut repris ses sens et ranimé ses forces par une excellente soupe au poisson que lui servit la cabaretière.

— Jeudi, répondit Épinard, ravi de l'entendre parler.

— Quelle heure est-il ?

— Six heures du soir.

— Combien de temps faut-il pour faire le trajet d'ici au château de Wola ?

— Une bonne demi-heure.

— C'est bien.



Le château de Wola fut la première idée qui se présenta à Ben-Joseph, car c'est là que devaient se réunir les seigneurs dans un repas joyeux, pour arrêter le plan et fixer le jour de l'extermination des Juifs. Le colporteur ne voulait pas manquer à assister lui-même au rendez-vous des ennemis de sa race.

Il prit encore un verre de vieux vin que lui servit le cabaretier, et sortit aussitôt avec Épinard. On aurait pu voir d'abord le colporteur questionner le serf et le serf répondre, puis le premier parler avec chaleur et le paysan écouter, les yeux gros d'attention. C'était quelque chose de bien important, car Épinard marchait, s'arrêtait et marchait encore, paraissant inquiet et incertain. Enfin, comme s'il eût pris une résolution subite, il retourne au cabaret, avale un grand verre d'eau de vie, enfonce sur sa tête



son chapeau de paille, et marche à grands pas comme un soldat qui monte à l'assaut, ou comme un bélier courroucé qui va attaquer de ses cornes son adversaire effrayé.

Le colporteur le suivait des yeux et souriait sardoniquement.

— Jankel, dit-il en retournant auprès du cabaretier, as-tu un cheval et une voiture couverte ?

— Oui, j'ai un chariot et une espèce de squelette en guise de cheval.

— Le cheval pourra bien se trainer jusqu'à Krakovie, et le chariot porter deux hommes ?

— Certainement.

— Dis à ta femme de les tenir prêts, j'en aurai besoin à minuit. Quant à toi, donne-moi ton violon, prends les timbales, et marchons au château de Wola.

— Au château de Wola ! reprit Jankel

effrayé ; vous ne le dites pas sérieusement ?

— Pourquoi pas ?

— Ne savez-vous pas que cet homme impie, ce goïm maudit, ce fils de Bélial a fait pendre tous les Juifs qui avaient eu le malheur de reposer leurs têtes dans ses domaines.

— Tant mieux, répliqua Ben-Joseph, moitié soupirant, moitié riant ; car, n'ayant pas de musiciens, il sera enchanté de notre arrivée. Nous accompagnerons leurs toasts joyeux du son de nos instruments. Du reste, il le faut... ; viens, et marchons.

La lune éclairait les environs du château de Wola situé dans une magnifique position ; d'un côté, des collines riantes forment de lointaines perspectives ; de l'autre, une épaisse forêt élève ses arbres séculaires. Au

nord, le ciel chargé de nuages est sillonné d'éclairs qui, à chaque moment, faisant paraître l'horizon tout en feu, présentent à l'œil un panorama varié ; tantôt ce sont de vastes forêts qui paraissent et disparaissent comme des fantômes ; tantôt ce sont les chaînes des montagnes Carpathes, qui, éclairées subitement, ressemblent aux habitations fantastiques que la croyance populaire donne pour demeure aux géants et aux génies malfaisants ; d'autres fois l'éclair répand une telle clarté, qu'il semblerait que ses flammes destructives vont réduire en cendres et les forêts et les montagnes environnantes.

Toutefois, si les environs de Wola offraient un coup d'œil propre à charmer l'artiste, d'un autre côté le village présentait un douloureux spectacle à ceux qui, examinant le pays en détail, acquéraient bientôt la con-

naissance du malheureux sort des paysans. Au milieu d'une centaine de cabanes misérables recouvertes de paille, s'élevaient trois grands bâtiments, dont le plus remarquable était le Dwor, cour ou château du pan, avec de vastes jardins et diverses attenances. En face, dominait l'église en bois, avec le presbytère du prêtre du village; enfin, un peu plus loin, la troisième maison, assez grande, était celle du cabaret du Juif qui, à force de persévérance, d'adresse et de ruse, avait su devenir le bras droit du seigneur, l'ami du prêtre et le confident, le conseiller des paysans.

Parmi les bâtiments touchant au château, on apercevait les vastes greniers où les serfs venaient déposer le fruit de leurs sueurs, la moisson annuelle qui formait le revenu du maître. En ce moment, les greniers étaient pleins; le pan de Wola n'avait

pas encore vendu la récolte de l'année.

Bien que la lune répandit sa clarté, le pan, pour faire honneur à ses convives, avait envoyé une cinquantaine de serfs sur la grande route, avec des torches pour mieux éclairer les voitures qui arrivaient à la file. La plupart des équipages entraient directement dans la grande cour du château, où le pan de Wola recevait lui-même les seigneurs. Des domestiques prenaient de suite soin des chevaux et des voitures; d'autres emportaient les bonnets fourrés et les manteaux, et tous, depuis le seigneur jusqu'au dernier garçon, s'empresaient de dire et de prouver que tout ce qui se trouvait dans la demeure du pan était à la disposition de ses hôtes. Une jeune et jolie domestique indiquait aux arrivants leurs chambres à coucher; car, lorsqu'on passait la soirée au château de Wola, on y restait la nuit. Rien

ne manquait aux convives, pas même des paysannes jeunes et fraîches, commises à leur service, et qui n'avaient rien à refuser aux nobles pans, quand ils retournaient la nuit dans leurs chambres à demi morts, après avoir mangé comme quatre, et avalé un tonneau de vin de Hongrie.

Quelques voitures, avant d'arriver au château, se dirigèrent vers l'habitation du prêtre, qui n'était pas invité à la soirée. Lui et le pan de Wola étaient toujours en contestations et en querelles; le prêtre n'avait pas suffisamment de bois pour se chauffer, et le pan refusait obstinément de lui en laisser prendre dans sa forêt. Ce n'était pas avarice, mais prévoyance; il craignait que le digne prélat et ses successeurs ne s'arrogeassent comme droit ce qu'il aurait accordé par générosité. « *Qu'on sache que je suis ici le seul maître et le seul propriétaire,* »

était son refrain habituel. Il permettait bien que le prêtre levât avec usure la dime sur les paysans; à cet égard il n'écoutait aucune plainte des serfs, mais malheur à celui qui eût osé porter atteinte au droit sacré de propriété qui lui avait été transmis en ligne directe par une longue suite d'aïeux de sainte mémoire.

Ben-Joseph, en arrivant au village, ne s'adressa, comme on peut bien le penser, ni au seigneur, ni au prêtre; il se dirigea vers le cabaret de Jacob le *roux*, seul Juif que la colère du pan de Wola eût épargné.

Mais Jacob ne se trouvait pas à sa demeure; déjà il s'était rendu au château. Ben-Joseph ne rencontra que son fils, tout jeune encore, qui le conduisit auprès du cabaretier par des chemins détournés aboutissant au jardin derrière le château; de sorte qu'ils évitèrent

la cour d'entrée où à chaque moment descendaient de voiture de nouveaux hôtes.

Jacob le cabaretier était très occupé; entouré de domestiques, de serfs, de servantes, il distribuait ses ordres comme s'il eût été le maître, et il était obéi ponctuellement. Vous, disait-il, ayez soin des chevaux, qu'ils ne manquent de rien. Vous, mademoiselle, visitez les chambres à coucher, que le linge soit d'une parfaite blancheur. Vous, courez à la cave, et apportez de suite cinquante bouteilles du plus vieux vin de Hongrie; prenez garde d'essuyer la poussière; il faut que du premier coup d'œil les convives reconnaissent que c'est un vin qui date au moins du déluge. Toi, disait-il au cuisinier, ne t'en va pas brûler le rôti de chevreuil; aie soin que les gâteaux soient croquants et légers.

Ainsi donnait ses instructions le cabaretier, et tous, intendants, cuisiniers, domestiques, serfs, s'empressaient de voler à son moindre signe.

Comment s'expliquer cette autorité à côté du mépris dont le pan de Wola accablait les Juifs?

Quand Jacob voulut s'introduire au château, il eut trois obstacles à surmonter. Il lui fallut d'abord vaincre les chiens qui, partageant instinctivement les préventions de leur maître, n'aimaient pas les Juifs, se jetaient sur eux et les mordaient avec prédilection. Jacob sut les désarmer et même se les attacher en leur apportant quelques friands morceaux. Le plus farouche, l'incorruptible, l'inébranlable *Turk*, le Caton de la race canine, mourut subitement; personne n'en savait la cause, le seul Juif riait dans sa barbe. Le second obstacle se

trouvait dans la haine des domestiques de la maison pour tout ce qui portait le nom de Juif ; à peine Jacob paraissait dans la cour du château que c'était à qui le chasserait ; Jacob tailleur, marchand et colporteur, en réparant les habits des domestiques, et en apportant des rubans et des fichus aux servantes, au bout de peu de temps surmonta toutes les répugnances et fut regardé comme un bon enfant, une *exception*. Restait madame la châtelaine qui ne pouvait supporter la vue de la race maudite qui a crucifié le fils de Dieu. Pourtant Jacob ne désespéra point ; chaque fois qu'il rencontrait les enfants du seigneur, il leur donnait des joujoux et des bonbons ; de sorte qu'à peine apercevaient-ils le Juif et surtout quelque petit cheval ou quelque petit chariot de bois dans ses mains, ils criaient, appelaient ; pleuraient de telle manière que , pour les apaiser, il fallait

nécessairement faire venir le maudit cabaretier. Lorsqu'une fois il eut pris pied au château, tout humble et tout prosterné qu'il parut, il en devint le véritable maître. La châtelaine recevait par son intermédiaire les modes nouvelles, qu'il apportait soigneusement de la capitale, se gardant bien d'en surfaire le prix. Peu à peu le pan lui donna toute sa confiance. Avait-il besoin de vendre du blé, le Juif lui procurait un acheteur ; avait-il besoin d'acheter des brebis, des vaches, des chevaux, le Juif lui procurait un marchand ; manquait-il d'argent, le Juif lui procurait un usurier. Enfin il était devenu le bras droit, le conseiller intime, l'homme indispensable du maître qui s'était laissé séduire par ses flatteries, et ne pouvait plus se passer de son esprit et de son adresse. C'est lui qui choisit le médecin et l'avocat, qui engage et éloigne les intendants ; enfin qui con-

naît les jeunes seigneurs des environs, et fait déjà choix par avance d'un gendre pour son pan. Ainsi ce même Juif, d'abord chassé, méprisé, à force d'adresse et de persévérance, est devenu tout-puissant dans la maison du seigneur.

Il en est ainsi dans toute la Pologne : parcourez les villages, c'est un cri général contre les cabaretiers juifs; ce sont des sangsues, des filous, qui ne vivent qu'aux dépens des serfs et des seigneurs ! Et cependant, qu'on ordonne de les pendre tous, mais en laissant aux pans la liberté de faire grâce, ne craignez rien, aucun ne périra, chaque pan sauvera le sien. *Cesont les Juifs de mes voisins qui sont des infames, disent-ils tous, mais le mien est bon.*

Lorsque Ben-Joseph s'approcha du cabaretier en lui adressant quelques mots en hébreu, celui-ci fut tellement étonné, effrayé,

que la bouteille qu'il tenait entre les mains tomba par terre et se brisa en mille morceaux. D'après l'ordre du pan de Wola de saisir et pendre tous les Juifs qui oseraient mettre le pied dans ses biens, Jacob voyait déjà la corde attachée au cou du colporteur; toutefois, lorsque Ben-Joseph, conservant son calme, eut ajouté quelques paroles, le cabaretier feignit la joie, et courut avertir le pan que, grâce à ses démarches, des musiciens ne manqueraient pas au banquet.

— Tu es bon diable, répondit le seigneur en souriant, tu penses à tout; et, en disant ces paroles, comme signe d'approbation, il tira si fort la barbe du Juif qu'il lui en resta dans la main une poignée.

Le colporteur a atteint son but : il se trouve dans la salle du banquet, son violon à la main, l'œil et l'oreille attentifs à tout ce qui se passe, à tout ce qui se dit.

A voir la tranquillité des convives, leur bon appétit et leur voracité, on n'eût jamais dit que les seigneurs réunis au château de Wola eussent aucune pensée sanglante dans l'esprit, et connussent d'autres ennemis que le gibier servi sur la table dans des plats de vermeil, et le vin coulant à flots dans des coupes ciselées du même métal. Sous ce rapport, nos convives étaient de véritables héros d'Homère, les plats et les bouteilles s'éclipsaient avec une incroyable célérité; les domestiques, nonobstant leur promptitude, ne pouvaient suffire à les remplacer. On mangeait et on buvait en silence, le seul cliquetis des couteaux et des fourchettes, des verres et des bouteilles se faisait entendre; seulement parfois quelque propos grossier venait égayer la compagnie; les fronts se déridaient volontiers; car, selon le pan de Wola, le rire excite l'appétit et aide la digestion.

Rien ne gênait la liberté des convives, il n'y avait pas de dames à table. La châtelaine s'était rendue chez son père avec sa fille: quand le seigneur de Wola tramait un complot ou fêtait ses amis, soit par motif de discrétion, soit pour ne pas donner mauvais exemple, il n'aimait point d'avoir pour témoins ni sa femme ni ses enfants. Il aurait craint aussi de perdre son autorité paternelle ou matrimoniale, pensant avec beaucoup de justesse qu'un homme qui, après avoir porté une centaine de toasts, vacille sur ses jambes, ne voit pas clair et ne sait ce qu'il dit, a fort peu de titres au respect et à l'obéissance.

En vain Ben-Joseph se glissait parmi les domestiques en les aidant dans leur service, en vain il allait et venait autour des convives, il ne pouvait surprendre une parole ayant rapport au sort de ses coreligion-